

Sortir de la nuit

Catherine Mavrikakis

Number 153, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90324ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mavrikakis, C. (2018). Sortir de la nuit. *Les écrits*, (153), 103–105.

CATHERINE MAVRIKAKIS

Sortir de la nuit

En août, au moment où France m'écrit pour le projet qu'elle prépare avec Valérie, je pense à ce film de László Nemes, *Le fils de Saul*. Je suis dans le noir, toute en noir, appelant, je n'en suis pas sûre pourtant, quelque chose comme une lumière.

Je veux sortir de la nuit, et surtout ne pas en sortir. Comme Derek Jarman dans *Blue*, le plus beau film que j'ai vu, ou que je n'ai pas vu. Le plus beau film... où l'on se noie dans l'obscurité. Le plus beau film, le dernier de Jarman, alors qu'il ne voit plus rien, qu'il est à la fin de sa vie, juste avant sa mort – du sida, bien sûr. Derek Jarman, presque aveugle, fait ce film noir dans lequel il n'y a rien à voir. Et pourtant le film est si bleu, d'un bleu lumineux, d'une lueur intense, qui ne change pas, qui calme ou qui rend fou. Le monde de Jarman s'enfonce dans ce bleu noir. Il fait entrer sa mort dans mon regard. Avec lui, Jarman, je me meurs. Avec lui, j'ai appris à mourir. Dans sa patience.

Sortir de la nuit ? Je n'en sortirai pas. Pas avec Jarman en tout cas. Ni avec tous ces deuils qui ont illuminé, assombri ma vie.

C'est ce que je me dis en août, ne sachant pas que justement France et Valérie me font signe !

Me reviennent en mémoire les vers de Phèdre, appris au collège :

Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;

Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
Depuis que votre corps languit sans nourriture.

Je me tiens avec Nemes et Jarman, dans le noir. Je n'arriverai pas à voir. Courir vers la lumière. Je ne sais pas. C'est ce que je me dis, ce que je me répète. Les lumières me brûlent, m'affolent.

Elle, celle que je n'accompagne pas, elle s'enfonce dans l'obscurité des temps. Elle, celle qui ne m'accompagne jamais, elle avance vers la nuit, sa mort.

Ma mère. Comment ne pas la suivre? Quelle lumière percevoir à la fin d'une vie démente? La nuit, dans mon appartement, je cherche la lumière, sans jamais l'allumer. Lovée dans le noir, rien en elle ne me fait signe, sauf celle qui m'invite, m'ordonne à accepter qu'elle m'absorbe, elle, ma mère.

Sortir de la nuit? Retrouver une lucidité? Celle-ci ne serait-elle pas justement là si je m'enfonçais dans la nuit, jusqu'à mon origine? Bleue, toute bleue, à la naissance. Ne sachant pas encore respirer. Oui, déjà bleue et noire. Nourrisson des limbes.

Au cœur de l'automne, lorsque je suis dans le noir, le noir dont je ne voudrais pas sortir, dont je ne pourrais pas sortir, je m'accroche aux mots de René Char que France, chère France, m'adresse concernant le projet sur la lumière.

Être solaire comme feu mon père, tout feu tout flamme, parti dans la lumière. Être solaire comme feu follet mon père, toujours présent, toujours absent. Parti vers l'Algérie de son enfance, parti vers la Grèce des dieux. Revenant flamboyant dans un habit de lumière. Ulysse triomphant mon père. Zeus-Apollon mon père, dieu de la lumière. Clinquant, mon père. Clinquant, rutilant d'or.

Si seulement j'étais lumière, comme feu mon père, parti en flammes un jour d'octobre. Tu la voulais la clarté, tu l'as eue. Bien sûr que je me suis vengée... Qu'est-ce que tu croyais? Je suis ta fille... digne de ton nom... La lumière et son feu trop ardent. Tu ne rêvais que de cela.

Moi, je rêve de m'enfoncer dans la nuit, dans la lucidité folle de la nuit. C'est ainsi que j'entends l'appel de la sirène France. M'enfoncer dans la nuit. Avec Barthes, peut-être, et son *Journal de deuil*, Barthes transformé en piété pleurant sa mère. Barthes, le fils devenu mère – et moi?: « Pendant des mois, j'ai été sa mère. C'est comme si j'avais perdu ma fille (douleur plus grande que cela? Je n'y avais pas pensé). »

Dans la nuit, je vois son visage à elle, celui de la mère de Barthes, ou encore celui de ma mère à moi, ma-mère-la-nuit. Oui, son visage. Terriblement changé. Ravagé dans la nuit toujours plus méchante.

Je tente de calmer la nuit, en moi, la nuit qui s'abat sur son visage à elle, la démente, sur mon visage à moi, l'endeuillée.

Ma mère, la nuit.

Je refuse la lumière, je vais vers ma mère la nuit.

Je lui dis.

Prends-moi dans tes bras, maman, console-moi.

Mais ma mère n'a pas de bras.

Il me faudra ceux que France m'ouvre par l'écriture.

Sortir du noir, non décidément, je n'y arriverai pas. Pas tout à fait. Mais je commence à l'entrevoir.

À discerner ce noir. Tout ce noir.